

LE PARANIRVANA DU BOUDDHA

Introduction

Le Mahaparanirvana Sutra – Les derniers jours du Bouddha

Ce sutra fait partie des « Longs Soutras » ou *Digha Nikâya*, dans ce que l'on appelle la Corbeille des *Soutras*. Il se rapporte aux derniers mois, à l'Extinction totale et aux funérailles du Bouddha, selon la tradition du Bouddhisme ancien. Les sources du texte sont multiples car il s'agit là d'un des plus célèbres sutras, écrit en sanskrit et pali, et traduit dans la plupart des langues des contrées où la Doctrine du Bouddha a émigré, comme le chinois ou le tibétain. La présente étude a été réalisée par un orientaliste français il y a une cinquantaine d'années, et elle s'appuie sur la version de la secte des *Mûlasarvâstivâdin*, une version en sanskrit, une traduction en pali et quatre traductions chinoises.

L'histoire débute avec une querelle de voisinage entre deux territoires, où l'un des protagonistes, le roi du Magadha, Ajâtasattu, veut attaquer ses voisins du Nord, la Confédération des Vajjians, et, avant de le faire, il envoie son premier conseiller, Varshâkâra, en informer le Bouddha, qui se trouvait alors à proximité, sur le Pic des Vautours, à Râjagriha. Les mobiles de ce roi belligérant sont assez classiques : orgueil et convoitise, en un mot, s'emparer du territoire voisin et de toutes ses richesses afin d'en jouir. C'est le portrait d'un tyran dans toute son horreur. Cette situation va donner l'occasion, pour les écrivains de la doctrine du Bouddha, d'exprimer ce que sont les valeurs fondamentales du Bouddhisme, valeurs qui seront transformées en règles de conduite dans les *Vinaya Pitakas*. Même si le texte s'appuie sur un événement historique confirmé par des récits d'autres traditions comme le Jaïnisme, il est surtout un prétexte pour l'exposition des valeurs portées par le peuple agressé, les Vriji, représentants principaux de peuples de cette région qui possédaient une constitution démocratique et dont les institutions rappelaient beaucoup celles des communautés bouddhistes.

L'envoyé du roi du Magadha est introduit auprès du Bouddha, il le salue respectueusement, s'enquiert de son état de santé, l'informe des intentions belliqueuses de son roi, et lui demande quelles sont les chances de succès d'une telle entreprise. Ceci va permettre l'exposition des sept règles de conduite et de sauvegarde de la communauté qui constituent la première partie du *Sutra*.

Le Bouddha ne répond pas directement aux questions de l'émissaire du roi, ce qui aurait été en contradiction avec sa philosophie de bonté, de paix et de non-violence, mais il se met à disserter avec son disciple Ananda, et il lui expose les règles de conduite qui, quand elles sont suivies et respectées, garantissent la prospérité et l'invincibilité des Vriji. Ensuite, il raconte à l'émissaire qu'il a eu lui-même l'occasion d'enseigner ces préceptes aux Vriji, et que, tant qu'ils seront pratiqués, ceux-ci n'auront rien à craindre de leurs ennemis.

Suite au départ de Varshâkâra, le Bouddha demande à Ananda de rassembler tous les moines présents dans les environs afin de leur exposer les règles de sauvegarde de la Doctrine. L'observance des dites règles profitera à chaque moine, à la communauté, et à la Doctrine qui se développera.

Ce sermon fait partie du testament spirituel du Bouddha. Celui-ci a, en effet, plus de

quatre-vingt ans à ce moment.

La première règle est de se réunir souvent. Il s'agit là de maintenir la cohésion de la communauté dans le temps. La seconde règle prône la concorde, la bonne entente, et l'entraide qui favoriseront la cohésion et l'unité. La troisième recommande l'obéissance aux préceptes de la communauté. La quatrième encourage le respect des doyens et des maîtres. La cinquième règle recommande de cultiver la conduite pure et de ne pas suivre les apparences du désir, de ne pas s'attacher aux affaires de ce monde ni d'en cultiver les gloires. La sixième règle encourage la vie dans les ermitages, les monastères, et l'entretien des sanctuaires. Enfin, la septième règle consiste à favoriser l'arrivée de nouveaux religieux et à veiller à ce que la communauté puisse subvenir aux besoins de ses résidents et visiteurs.

De nombreuses variantes de cette liste de règles sont apparues dans les différentes traductions, ajoutant beaucoup de détails que l'on retrouve dans le *Vinaya Pitaka* (Corbeille des Règles), comme : cultiver l'éveil de l'attention, de la discrimination des choses, de l'énergie, de la joie, de la concentration, de la tranquillité, etc.

Toutes sont destinées à régler la vie, l'éthique et les comportements de la communauté bouddhiste.

A la fin de l'énumération, le Bouddha fait un court sermon, celui des trois préceptes de moralité, de concentration et de sagesse. Il déclare que les moines qui obéiront aux règles suivront la Voie et deviendront des *Arhant* tout comme les eaux qui ruissellent sur le sol forment des ruisseaux, puis des torrents, et enfin des fleuves qui se jettent dans les mers.

Si la plupart des règles s'appliquent à la communauté monastique, arrêtons-nous un instant sur les deux premières qui peuvent avoir une application plus globale.

La première parle de se réunir souvent pour maintenir la cohésion de la communauté dans le temps.

Toute doctrine, toute philosophie, toute révélation ne peuvent survivre longtemps si elles ne sont pas connues, transmises, et vécues jusqu'à leur pleine réalisation.

Les doctrines que nous rencontrons sur le chemin de la recherche spirituelle sont, la plupart du temps, très difficiles à comprendre, car souvent voilées, masquées, et les mises en pratique nécessitent la présence et l'aide de chercheurs nous ayant précédé dans cette quête. Penser qu'il suffit d'ouvrir un traité, fut-il ésotérique, pour accéder à la connaissance qui peut conduire à la sagesse est illusoire et orgueilleux. D'où l'utilité, la nécessité de rencontrer d'autres pèlerins, d'échanger nos compréhensions (et nos incompréhensions), de partager nos expériences, de tester nos hypothèses, et ainsi de progresser dans notre apprentissage, et surtout de faire vivre ces doctrines en les incarnant dans nos vies. Les rencontres entre les êtres humains sont dotées d'une grande richesse, même si nous ne pouvons pas la percevoir instantanément. Au-delà des mots échangés, nous interagissons sur tous nos plans d'être (physique, émotionnel, mental, intuition,...), et le processus d'apprentissage en est décuplé.

La deuxième règle prône la concorde, la bonne entente, et l'entraide qui favoriseront la cohésion et l'unité. Celle-ci, nous devrions l'écrire en lettres d'or, l'encadrer et l'afficher dans toutes les communautés. Car cela nous éviterait tellement de débats stériles, de conflits

entre les personnes, et de souffrances générées par ces conflits. Si cette règle était gravée dans nos mémoires, nous n'aurions probablement pas eu à déplorer toutes les divisions qui ont essaimé le développement d'à peu près tous les mouvements spirituels, y compris la Société Théosophique. Nous prôtons l'unité comme principe premier de notre philosophie, et cependant les conflits et les désaccords entre les personnes sont assez souvent présents, générant un gaspillage d'énergie alors que le travail spirituel exige que toute notre énergie soit concentrée dans une seule direction. Comme le phénomène est assez répétitif dans le temps, il doit y avoir une cause racine suffisamment puissante pour prendre le pas sur la déontologie du chercheur spirituel. Peut-être est-ce le manque de tolérance ?

Écoutons un théosophe de l'Inde, I.K. Taimni, en parler : « *La tolérance dont nous avons besoin implique une claire reconnaissance du fait que chaque âme est divine dans son origine, que sa vie s'épanouit selon sa manière propre, et que sa voie est nécessairement différente de la nôtre. Si nous pensons vraiment de cette façon, et n'acceptons pas seulement le principe dans l'abstrait, alors il ne peut y avoir de place pour le mépris ou l'hostilité, ouvert ou voilé, dans notre attitude envers les autres membres ; au contraire, il doit y avoir un certain degré de respect et de sympathie, qu'il y ait ou non concordance de points de vue. Si nous devons contredire quelqu'un, nous devons le faire sans aucune malice dans notre cœur...* »

Il nous parle aussi de l'esprit de coopération : « *... la tolérance seule, pour nécessaire qu'elle soit, ne suffit pas. Ce qu'il faut en plus, c'est une attitude de coopération active, la promptitude et l'aptitude à travailler avec des gens de tous tempéraments et de tous modes de pensée, en vue du même but. Nous ne pouvons éviter ces différences, et pourtant nous sommes appelés à travailler ensemble. Ainsi il doit y avoir cette volonté de coopération et le désir de donner à nos compagnons de travail toute l'aide et l'appui moral dont ils peuvent avoir besoin dans leur travail.* »

Poursuivons maintenant notre voyage avec le Bouddha.

Après l'exposition des sept règles de la communauté à Rajagriha, il part pour Pâtaligrâma, et pendant ce voyage, il fait une halte, à Ambalattikâ, et prononce là un court sermon qui concerne la moralité, la concentration et la sagesse, considérés comme les trois facteurs principaux de la progression sur la Voie de la délivrance. Il dit, en résumé, que grâce à la moralité, vertu des laïques comme des moines, on atteint la concentration, qualité distinctive des religieux, puis on obtient la sagesse, vertu suprême des saints, qui conduit tout droit à la purification de la pensée, donc à la délivrance finale.

La prochaine halte du Bouddha se fait à Nalanda, village célèbre comme ayant été le lieu de naissance de Sâriputra. C'est d'ailleurs avec ce disciple que se déroule l'entretien sur les qualités des Bouddhas passés, présents, et futurs qui, ayant abandonnés les cinq obstacles (*nivarana*) et les passions secondaires (*upakkilesa*) grâce à leur sagesse, s'étant débarrassés des causes de faiblesse en fixant bien leur pensée sur les quatre applications de l'attention (*satipatthana*), et ayant cultivé les sept membres de l'Éveil (*bojjhanga*), selon la réalité, ils se sont éveillés, s'éveillent ou s'éveilleront dans l'Éveil suprême.

La station suivante fait aussi l'objet d'un sermon sur les quatre sortes de douleurs, les quatre saintes Vérités et les huit préceptes à observer pour obtenir la délivrance. Le Bouddha

rappelle ce que sont ces quatre formes de douleur, celle de la naissance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort. La Vérité de la douleur réside dans leur cause première : l'origine de la douleur, c'est le désir. Il ajoute : « *Ayant pris conscience de cette douleur, on peut abandonner l'origine des désirs ; c'est ce qu'on appelle obtenir l'œil.* »

Prendre conscience, c'est-à-dire comprendre nos modes de fonctionnement de base. Et dans la vie de tous les jours, pas seulement en lisant un traité philosophique. Prendre conscience exige une attention complètement ouverte et concentrée sur ce qui se passe en nous, tout simplement, même si cela n'est pas aussi simple. Prendre conscience que la plupart de nos pensées, paroles et actes sont motivés par le désir, demande une très grande lucidité. Car nous fonctionnons à l'intérieur d'un contexte très conditionné, d'une part par nos expériences des vies passées, et d'autre part par l'ensemble des pensées, paroles et actes depuis notre naissance. Nous pouvons passer dans le rôle du témoin de nos comportements, mais pas avant d'avoir compris au plus profond de nous-même que nous sommes aspirés dans cette spirale sans fin, celle du désir. Il nous faut réaliser que ce mécanisme s'auto-entretient. C'est-à-dire que tant que nous fournissons du carburant au désir, il ne fera que croître et rechercher toujours plus. La plupart des traditions ont bien identifié ce passage obligé sur le chemin spirituel, et l'ont exprimé, souvent en des termes sans confusion possible.

Madame Blavatsky a donné, dans son traité de spiritualité orientale, la *Voix du Silence*, des recommandations à ce sujet. Elle dit :

« *Tue le désir ; mais si tu le tues, prends garde qu'il ne se relève pas d'entre les morts. Tue l'amour de la vie ; cependant si tu détruis Tanhâ¹, que ce ne soit pas par soif de vie éternelle, mais pour remplacer le variable par l'immuable.* »

Cela peut nous apparaître excessif. En fait, la plupart d'entre nous ont une réaction de recul à l'écoute de ces paroles. Regardons bien ce qui se passe. C'est une excellente illustration de la soif du désir : quand on nous recommande de le tuer, en parlant du désir de vivre, une forme de réaction d'auto-défense, de mécanisme de survie intervient. Ce que nous disent ces textes, c'est qu'on ne peut véritablement progresser dans la compréhension de soi et de la Réalité dont nous faisons partie qu'en commençant par la case du désir, moteur de l'existence individuelle, séparatrice, de l'ego.

Le poème de la Montée du Mont Carmel, écrit par Saint Jean de la Croix, mystique espagnol du XV^{ème} siècle, commence ainsi :

1. *Par une nuit obscure,
Ardente d'un amour plein d'angoisse,
Oh ! L'heureuse fortune !
Je sortis sans être vue,
Ma maison étant désormais accoisée².*

2. *A l'obscur et en assurance,
Par l'échelle secrète, déguisée,*

1 La soif de vivre qui alimente la ronde des renaissances

2 C'est-à-dire paisible, en repos

*Oh ! L'heureuse fortune !
A l'obscur et en cachette,
Ma maison étant désormais accoisée.*

Et il nous explique que l'âme sortit, pour l'amour de Dieu, en une nuit obscure, qui est la privation de tous les appétits sensitifs, touchant les choses extérieures du monde et celles qui étaient délectables à sa chair, comme aussi les goûts de sa volonté. Il insiste sur ce sujet en répétant deux fois la formule : « *Ma maison étant désormais accoisée* ». Il résume cette idée à la fin du premier livre par cette formule : « *Parce que jusqu'à ce que les appétits soient assoupis par la mortification en la sensualité, et que la sensualité même soit désormais apaisée en eux, de sorte qu'elle ne contrarie plus l'esprit, l'âme ne sort point à la vraie liberté, pour jouir de l'union de son Bien-Aimé.* »

Le Bouddha n'affirme pas autre chose quand, après avoir parlé des quatre Vérités, il proclame les huit préceptes. Le premier précepte est de recevoir l'enseignement du Bouddha, et tout de suite après, le second précepte consiste à rejeter et à éloigner les désirs des plaisirs des sens, et à accomplir la Voie, sans avoir de convoitise ni de querelle.

Poursuivons notre voyage avec le Bouddha. Il arrive enfin à Pâtaligrâma et c'est un sermon sur la morale qu'il adresse aux laïcs. Il parle des cinq dangers de l'immoralité, de la négligence, des cinq malheurs et des cinq ruines qui affligent les hommes vivant dans le monde, convoitant et désirant ce qui est beau et ayant un esprit licencieux. Le discours est suivi par l'exposition des cinq avantages de la moralité. Nous avons là un discours de prosélytisme sur lequel nous ne nous attardons pas.

La caravane reprend sa route, après que le Bouddha ait traversé miraculeusement le Gange, en direction de Kotigâma où il répète son sermon sur les trois préceptes que sont la moralité, la concentration et la sagesse. La halte suivante, dans un lieu nommé Nâdikâ, sera l'objet d'un discours sur la renaissance. Dans cet endroit, on apprend que beaucoup de dévots laïques sont morts, probablement à la suite d'une épidémie, et l'entourage du Bouddha, en la personne du disciple Ananda, lui demande quelles sont les destinées de ces êtres après la mort. Sont alors exposées les différentes classes ou niveau d'avancement de êtres humains sur le chemin spirituel : depuis l'Arhant qui entre dans l'extinction complète, en passant par l'Anagamin – celui qui ne revient pas, qui n'a plus à renaître dans le domaine du désir, le Sakridâgâmin – celui qui ne reviendra plus qu'une fois, et le Srota âpâna – celui qui est entré dans le courant. Tous ces niveaux se différencient par le niveau atteint notamment en ce qui concerne l'abandon des dix liens du samsara (le cycle des existences conditionnées). Madame Blavatsky donne une description similaire de ces quatre états dans son traité sur les Sept Portails.³

Le Bouddha donne ensuite un discours intitulé le « miroir de la doctrine ». Ce miroir est l'ensemble des pratiques qui permettent d'atteindre le premier degré de sainteté, celui de Srota âpanna dans lequel on sait, aussi clairement que l'on voit dans un miroir, que l'on est à jamais délivré des mauvaises destinées et assuré d'obtenir bientôt la délivrance finale après être rené sept fois au plus. Avec ce discours, on trouve souvent mentionnée la théorie de la production conditionnée (*pratîyasamutpâda*) ou théorie des douze causes

³ La Voix du Silence, Ed. Adyar 1977 – p.73

interdépendantes (*nidana*), schéma de base pour comprendre l'existence et sa ronde de naissances et de morts, selon la philosophie bouddhiste. Dans cette énumération de facteurs, nous retrouvons la soif ou désir (*tanhâ*), découlant de la sensation, et donnant naissance à la saisie, puis l'attachement à l'existence qui va générer la naissance ou renaissance, puis la vieillesse et la mort. Retenons que le tout premier de ces facteurs est l'ignorance, l'inconscience de l'esprit quant à sa vraie nature. Sous son pouvoir, nous ne sommes pas en mesure de comprendre les apparences, et nous imaginons un « moi » sujet qui saisit les objets extérieurs.

Nous arrivons maintenant à Vaisali, lieu du sermon sur la conscience parfaite (*sampajanna*). Le texte explique ce qu'est un moine attentif, puis ce qu'est un moine parfaitement conscient. Le moine attentif est celui qui pratique les quatre points de départ de l'attention en fixant sa pensée sur le corps, les sensations, la pensée et les idées. Ce faisant, il chasse la convoitise et la tristesse. Le moine parfaitement conscient est celui qui demeure parfaitement conscient de ce qu'il fait, quelque geste qu'il accomplisse, qu'il avance ou recule, se baisse ou se redresse, etc... Nous retrouvons là tout l'enseignement sur l'attention (*satipatthâna*) dont nous avons déjà parlé ici. S'il est une pratique simple et efficace, il s'agit bien de celle-ci. Elle ne fait pas appel à un ensemble de connaissances profondes ou ésotériques. Elle est à la portée de tous. Cela commence par une attention portée sur les premières pensées et perceptions au réveil jusqu'aux dernières pensées et perceptions qui précèdent le sommeil. Observer sans jugement de valeur, laisser la réalité nous imprégner sans vouloir la contrôler. Chaque instant, chaque activité devient une mine de découvertes dont nous sommes généralement complètement inconscients, habitués à nos actes-réflexes. La psychologie moderne s'intéresse beaucoup à la gestuelle pour identifier les états mentaux associés. C'est la même démarche que *satipatthâna* – sans l'encombrement du langage et des modèles de la psychologie). Être attentif, être conscient, pas plus. Nous découvrons ainsi une grande partie de ce qui nous anime quotidiennement. Cette pratique offre aussi un avantage non négligeable : pour observer, il nous faut ralentir nos gestes. Pour pouvoir vraiment capter toutes les étapes d'une situation, il nous faut la décomposer et prendre le temps que chaque perception, sensation, et pensée puisse être reconnue comme telle – toujours en évitant tout jugement de valeur.

Le Maître de Méditation dit : « La connaissance se produira d'elle-même. Elle viendra à un degré auquel les traits des processus observés, jusqu'alors inaperçus, paraîtront au moyen de la connaissance aiguisée. La vision intérieure obtenue de cette façon donnera la conviction transmise par l'expérience indubitable. »

Car il ne s'agit pas d'une curiosité mentale de plus. L'application de l'attention juste sur les processus physiques et mentaux est une voie, un chemin vers la compréhension de la vie et de son infinie complexité pour notre mental dualiste.

Laissons là le Bouddha poursuivre son dernier voyage, nous le retrouverons un petit peu plus tard. Et en attendant, essayons de comprendre ce qu'une tradition, une religion, représente pour nous. C'est la plupart du temps un ensemble composé d'une philosophie, d'une logique, d'une éthique et d'une morale, le tout encapsulé dans des rituels et des pratiques. La partie philosophie, logique, est là pour répondre aux interrogations de base à propos de l'existence et de ses modes de manifestation. La partie éthique et morale obéit aux impératifs de vie en société et de pérennisation de la tradition.

Les traditions et les religions sont avant tout (ou devraient être) des guides, des manuels, des modes d'emploi de la vie. Car le sentier de la vie spirituelle est en nous, pas en dehors de nous. Et si les grandes traditions peuvent éclairer notre chemin, elles ne peuvent pas le parcourir à notre place. C'est à nous de marcher, de tomber, de nous relever et de continuer vers cette lumière que l'on pressent, puis que l'on aperçoit, enfin que l'on voit.

Pour qu'une tradition puisse être un guide efficace, il est nécessaire qu'elle ne soit pas encombrée, voire défigurée par les innombrables ajouts, traductions, interprétations, déformations que les hommes ont surimposé, souvent pour en faire des outils de pouvoir temporel. L'enseignement théosophique offre cette opportunité, à travers cette synthèse des différentes philosophies et religions du monde ancien, de disposer d'un corpus de connaissances débarrassé des aspects culturels et rituels. Et, plus important, elle n'exige aucune croyance, juste du discernement. Le sentier du discernement est le sentier de l'éveil complet de soi. Il est possible de l'emprunter car nous disposons d'un guide intérieur, un des rayons de la Réalité. Mais c'est un sentier difficile, très difficile, car, contrairement aux traditions et aux religions qui ont toujours imposé des croyances et fourni un encadrement très directif, l'apprenti-théosophe doit construire, choisir lui-même sa route parmi les chemins qui se présentent à lui. Madame Blavatsky l'exprime ainsi dans *Les Sept Portails* : « *Prépare-toi, car tu devras voyager seul. Le Maître ne peut que t'indiquer la route. Le Sentier est un pour tous, les moyens d'atteindre le but doivent varier avec les pèlerins.* »

La Théosophie peut être définie comme l'ensemble des vérités qui forme la base de toutes les religions. Elle éclaire les Écritures sacrées des religions, en révèle le sens caché et en apporte la substantifique moelle aux yeux de la raison et de l'intuition. L'enseignement qui est proposé au voyageur n'est pas imposé. Celui-ci a le libre choix de s'inspirer de la tradition qui est le plus en harmonie avec son être et de pratiquer selon sa sensibilité et ses capacités. Ceci représente un degré de liberté dans la démarche spirituelle, celui du choix du véhicule sur le chemin, et en même temps un certain risque, n'étant pas encadré dans sa démarche. Et ce ne sont pas les obstacles et les embûches qui manquent. Non pas pour nous entraver, mais pour nous aider à progresser.

Au cœur de la pratique du bouddhisme se trouvent la compassion et l'altruisme, qui sont des moteurs très puissants qui peuvent éviter la chute dans le fossé de l'égoïsme. C'est aussi le message de l'hindouisme, depuis les *Vedas* jusqu'au *Vedanta* tardif, en passant par les *Puranas*, les *Upanishads*,... ainsi que les mystiques chrétiens ou musulmans. Les étapes sont similaires, notamment les premières qui consistent à . . . nettoyer.

Les recommandations sont aussi semblables. Là où le Bouddha identifie le désir comme principale cause de la souffrance, Saint-Jean de la Croix dit : « ... l'on ôtera point les ténèbres et la stupidité de l'âme jusqu'à ce qu'on amortisse les appétits, parce qu'ils sont comme la cataracte, ou comme des poussières dans l'œil, qui empêchent la vue jusqu'à tant qu'on les ait ôtées⁴. » Un peu plus loin, il écrit : « ...pour entrer en cette union divine, tout ce qui vit en l'âme doit mourir, le peu et le beaucoup, le petit et le grand, et elle doit demeurer sans aucune convoitise de tout cela,⁵... »

Cela peut nous paraître excessif, mais le message est le même dans toutes les traditions :

4 La Montée du Mont Carmel, Livre I, chapitre 8

5 La Montée du Mont Carmel, Livre I, chapitre 11

Théosophie : « *Le soi de matière et le Soi de l'esprit ne peuvent jamais se rencontrer*⁶ »

Mystique chrétienne : « *... dans la mesure où tu quittes toutes choses, dans cette même mesure, ni plus ni moins, Dieu pénètre en toi avec tout ce qu'il a, tout comme tu as quitté complètement toutes choses qui sont en toi.*⁷ »

Mystique soufi : « *Va balayer la chambre de ton cœur, rends-là prête à devenir la demeure du Bien-Aimé. Quand tu en partiras, Lui y entrera, en toi, vidé de toi-même, et il manifestera Sa beauté*⁸. »

Advaita Vedanta : « *Au fur et à mesure que le mental s'établit dans le Soi intérieur, il cesse par degrés d'entretenir des désirs pour les objets extérieurs. Lorsque, jusqu'au dernier, tu les auras tous extirpés, rien de s'opposera plus à la réalisation du Soi ; elle s'effectuera tout naturellement*⁹. »

Retrouvons maintenant le Bouddha qui parcourt son dernier voyage. Il vient de quitter Vaisali en compagnie de ses moines et il arrive à Venugramaka, au village des Bambous. C'est la saison des pluies et le Bouddha enjoint ses moines à se disperser pour s'engager dans leur retraite de la saison des pluies, lui-même ayant décidé de rester sur place pour faire retraite. Avant le départ des moines, il prononce un sermon recommandant la tempérance : « *Sachez vous restreindre. Quand vous obtenez ce qui est bon, n'en ayez pas de joie. Quand vous obtenez ce qui est mauvais, n'en ayez pas de chagrin. Ne prenez de la nourriture que pour soutenir votre corps, ne convoitez ni ne recherchez ce qui est exquis. Si vous vous asseyez seulement en désirant les saveurs, parce que vous les aimez et les recherchez, vos naissances et vos morts ne cesseront pas.* »

Après le départ des moines, le Bouddha, accompagné seulement par son disciple Ananda, tombe malade, gravement malade, avec de violentes douleurs dans tout le corps. Il pense alors qu'il risque de mourir sans avoir transmis ses dernières instructions à ses disciples. Il décide alors de résister à la maladie grâce à son énergie qui va lui permettre de « redresser sa composition vitale ». Cependant, sa réaction première est de considérer qu'il n'a plus rien à dire ni à enseigner. Il réaffirme que tout ce qu'il devait proclamer a été proclamé, et notamment qu'il n'a rien gardé secret, et que donc, les disciples n'ont qu'à étudier et travailler sur les points principaux de la doctrine. Il n'a pas d'instructions nouvelles à donner avant de disparaître.

Le Bienheureux parle alors de sa maladie et de sa vieillesse. Il se déclare vieux, octogénaire et se compare à une vieille charrette. Il parle aussi de ses souffrances et des moyens qu'il a employés pour les surmonter. Ces moyens appartiennent tous à la concentration mentale qui, si elle ne peut guérir, fournit un apaisement des souffrances. Il recommande à Ananda de ne pas s'affliger car « *ce qui est né, venu à l'existence, fait, composé, produit par des conditions, est soumis à la loi de l'épuisement et de la disparition* ». Nous pourrions dire qu'à la naissance, nous avons tous contracté la maladie de la mort. C'est la doctrine de

6 La Voix du Silence, Ed. Adyar, 1977, p.20

7 Maître Eckart – Instructions Spirituelles

8 Mahmūd Shabestārī (poète soufi), La purification de l'être

9 Shankaracharya – Vivekashudamani, 276

l'impermanence que peu d'êtres humains sont prêts à regarder sereinement en face.

Le Bouddha prononce ensuite des paroles qui sont demeurées célèbres : « *Désormais, après ma disparition complète, soyez vos propres lampes, ayez pour lampe la doctrine, n'ayez pas d'autres lampes, soyez vos propres refuges* ». Et il commente aussitôt cette affirmation en définissant cette aide comme la pratique des quatre bases de l'attention (*satipatthâna*). Ensuite, le Bouddha, accompagné d'Ananda, retourne dans la ville de Vaisali, où ils s'installent dans le monastère principal. C'est là que le Bouddha reçoit la visite de Mâra le Malin.

Et c'est là que nous nous arrêtons pour aujourd'hui. Nous poursuivrons ce voyage initiatique la prochaine fois avec les phases finales de la vie du Bouddha que sont ses derniers instants, le départ de son véhicule terrestre, les funérailles et le partage des reliques.